

Editorial

L'intolérance, nouveau credo politique

Il y a 25 siècles, Aristote disait: «*L'objet principal de la politique est de créer l'amitié entre les membres de la cité*». Il y a quelques jours, Gerhard Blocher, frère de Christoph, traitait la conseillère fédérale Eveline Widmer-Schlumpf de laie, la femelle du sanglier, sous prétexte qu'elle piétine la politique suisse. Quelle régression dans les mœurs!

Un constat s'impose: si la politique suisse est piétinée depuis quelques années, c'est précisément par

Christoph Blocher et ses thuriféraires de l'UDC. Il ne se passe bientôt plus un jour sans qu'ils transforment les slogans électoraux en insultes, sans qu'ils convertissent les affiches des votations en déclarations xénophobes ou racistes, sans qu'ils pourrissent leurs annonces par des propos mensongers ou calomnieux. Pour eux, il n'y a plus qu'un credo politique: l'intolérance. Il est temps qu'ils comprennent qu'ils ont franchi depuis longtemps les barrières de l'éthique. Et que dire de ceux qui se réclament des valeurs du christianisme?

En plus de ce pourrissement des pratiques politiques du pays, il y a l'entêtement et la mauvaise foi. Lors d'un récent débat à La Chaux-de-Fonds, Yvan Perrin, conseiller national et vice-président suisse de l'UDC, a proféré plusieurs énormités.

Il a tout d'abord affirmé que le peuple avait toujours raison. Lui qui a consacré son travail de baccalauréat au néonazisme devrait savoir qu'Adolf Hitler n'a pas pris le pouvoir par la force mais qu'il y a été porté démocratiquement par le peuple. Celui-ci avait-il raison? Autre exemple: si le peuple avait toujours raison, la peine de mort serait-elle supprimée?

Autre propos tenu: la démocratie n'est pas susceptible de recours. Quelle absurdité! Le recours, parce qu'il permet de contester une décision qu'on juge injuste ou discriminatoire, est précisément ce qui sépare une démocratie d'une dictature.

L'image du fameux mouton noir et celle de ces étrangers plongeant avidement leurs mains dans une corbeille remplie de passeports suisses font froid dans le dos. De plus, elles ne correspondent pas au portrait du pays que fait la majorité de ses habitants. Enfin, elles décrédibilisent la Suisse à l'étranger. Pour un parti qui se prétend patriotique, l'UDC a frappé à côté du but. Mais on savait déjà que cette formation obtiendrait sans peine le Prix Nobel de l'incohérence.

Mousse Boulanger et Rémy Cosandey

Un peu d'imaginaire...

Pour fuir un moment la littérature nauséabonde de l'UDC, *L'Essor* vous offre un extrait de *Bleu Cerise mon amour*, un roman de Emilie Salamin-Amar (www.planetelilou.com).

Alors qu'elle venait d'écrire «A chaque fois que j'ai des bleus à l'âme, j'embarque à bord de mon vaisseau imaginaire et je m'offre le plus beau des voyages, je m'en vais visiter mon petit jardin secret», elle assista à un phénomène étrange. Au milieu de ses mots, une phrase est venue s'insérer dans son texte, toute seule! Elle lui sautait aux yeux, elle ne pouvait pas la rater car elle était écrite en bleu. C'était justement sa couleur préférée, celle du firmament. Quelqu'un avait écrit: «Le bonheur, c'est lorsque je m'absente de moi, lorsque je ferme les portes de ma maison, de ma mémoire et que je pars explorer d'autres ailleurs... tels les paysages enchanteurs de votre journal intime, Bleu Cerise...».

- Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Que cherchez-vous? Pourquoi mon journal intime vous intéresse-t-il autant?

- Je suis Zéphyr, le vent du désert. Je ne suis qu'un passant venu vous parler de vous. Laissez-moi tourner les pages de votre imaginaire lentement, doucement...

Armée: il est illusoire de prôner un modèle alternatif

Dans son numéro de février 2008, *l'Essor* publie un débat (1) sur le thème du pacifisme et de la non-violence entre Georges Tafelmacher (ci-après GT) et Pierre Jeanneret (ci-après PJ). Qu'il me soit permis d'y apporter quelques réserves et critiques.

L'expérience historique montre effectivement qu'une situation de violence prolongée (la guerre de 100 ans entre la France et l'Angleterre, aux 14-15^e siècles, les guerres de religion dans la seconde moitié du 16^e siècle en France; ou pour prendre des exemples plus récents, les 60 ans de «violencia» en Colombie, l'Irlande ou Euzkadi) laisse des traces dans les sociétés et chez les individus qui composent ces sociétés. Elle affecte aussi bien les sociétés qui vivent cette violence que les projets politiques émancipateurs – les partisans du despotisme (2) n'ayant, eux, aucun problème de conscience, car la force brute est leur «ultima ratio».

Or, la violence n'est pas le premier choix spontané d'une société, d'une nation, d'une classe ou d'un genre opprimés: avant la révolte des «Camisards» cévenols contre le bigot couronné Louis XIV, à la fin du 17^e siècle, les protestants français avaient enduré durant plusieurs décennies l'application de plus en plus restrictive de l'Edit de Nantes (promulgué par Henri IV en 1598, abrogé par Louis XIV en 1685), l'interdiction du culte, l'interdiction de l'immigration, les «dragonnades» (3), et les galères royales.

Puisque la Colombie fait présentement la une des médias, une citation de feu Manuel Pérez, prêtre espagnol devenu commandant en chef de l'ELN (l'un des 2 mouvements guérilleros en activité): «*En Colombie, il est plus facile de créer une guérilla qu'un syndicat*» (4).

Si GT a raison de dénoncer l'inutilité de l'armée suisse, ses raisons ne sont pas forcément toutes miennes: ainsi, son bilan négatif de «l'énorme effort militaire

des Américains et de l'armée rouge pour écraser le nazisme». Outre que les USA et l'URSS n'avaient pas forcément des motivations très altruistes, une victoire du nazisme eût rendu impossible le présent débat – sans même parler de la publication de *l'Essor* et d'un certain nombre d'autres revues et ouvrages... (5).

«A bas l'armée au service du capital».

Vieille consigne qui n'a pas pris une ride en un siècle

Est-ce à dire que l'argumentation de PJ répond de manière crédible à GT? Je ne le pense pas. PJ prône «une défense nationale populaire, aux structures démocratiques, indépendante des alliances politico-militaires telles l'OTAN». A l'instar du socialiste français Jean Jaurès (1859-1914), PJ nourrit beaucoup d'illusions sur la nature intrinsèquement démocratique de l'armée de milices (6). Les vieilles générations militantes – libertaires de la Fédération jurassienne ou socialistes (Robert Grimm, Paul Graber) – n'en avaient alors aucune: la presse socialiste («Die Tagwacht», «La Sentinelle») dénonçait le drill à la prussienne, les officiers incapables et/ou brutaux, les conditions de vie déplorables des recrues.

Avant de se «respectabiliser» en acceptant une armée dirigée par un corps d'officiers réactionnaires, le PSS avait lancé en 1916 une initiative pour abolir la justice militaire. Dans sa «jeunesse folle» (François Villon) des années 1917-1918, Walter Bringolf – devenu respectable notable social-démocrate à Schaffhouse – avait animé des comités de soldats, pour s'opposer à une hiérarchie militaire, prompt à ci-

rer les pompes de l'empereur allemand Guillaume II... (7).

PJ ne dit mot quant à la nature de l'armée suisse «réellement existante»: liée à l'OTAN, cette armée a une longue histoire d'interventions contre les mouvements sociaux – comme lors de la grève générale de novembre 1918 (8). Quant à son rôle dissuasif durant la Deuxième Guerre mondiale, les recherches historiques récentes y ont mis de sérieux bémols (9).

Par conséquent, en ce début de 21^e siècle, il est illusoire de prôner un «modèle alternatif», auquel la hiérarchie militaire et la droite ne s'intéressent pas. La conséquence de la désaffection envers cette armée, qui n'est plus «l'école de la nation», c'est l'orientation toujours plus nette vers une armée de métier, dont on sait qu'elle est encore moins perméable aux arguments de la société civile que l'ancien modèle en voie de perdition.

Hans-Peter Renk

- 1) Georges Tafelmacher et Pierre Jeanneret, articles dans *l'Essor* (février 2008).
- 2) Etienne de La Boétie, *De la servitude volontaire* ou *Contre'un*. Genève, Droz, 2001.
- 3) Hébergement forcé de militaires – notamment de régiments de cavaleries – par des familles protestantes, afin de les contraindre à se convertir au catholicisme.
- 4) En effet, la Colombie détient le record mondial en matière d'assassinats de syndicalistes (rapports d'Amnesty International).
- 5) Autre exemple: la victoire de la coalition des monarchies européennes et/ou des armées royalistes de Vendée sur la France républicaine en 1793/94 aurait prolongé durablement l'«Ancien Régime».
- 6) Jean Jaurès, *L'armée nouvelle*. Paris, J. Rouff, 1911.
- 7) Sur le général Wille (descendant d'une famille royaliste, «Vuille», de la vallée de la Sagne, canton de Neuchâtel, et commandant en chef de l'armée lors de la grève générale de novembre 1918), cf. Niklaus Meienberg, *Le délire général: l'armée suisse sous influence*. Carouge, Ed. Zoé, 1988.
- 8) LMR, *Contre la défense nationale, l'anti-militarisme révolutionnaire*. Lausanne, Cedips, 1972; Charles Heimberg, *Pour une histoire sans trous de mémoire*. Genève, GSSA, 1992.
- 9) Pietro Boschetti, *Les Suisses et les nazis: le rapport Bergier pour tous*. Carouge, Ed. Zoé, 2004.

Un kaléidoscope offert par nos lecteurs

Au cours de ces derniers mois, nous avons reçu plusieurs contributions intéressantes de nos lecteurs: réactions à des articles d'un forum, témoignages, cris du cœur. Nous n'avons malheureusement pas pu les publier plus tôt par manque de place. Ils représentent un véritable kaléidoscope et constituent un bel ouvrage. La longueur des articles et leur genre varié ne permettent pas de les présenter par thème. De plus, les notes de lecture se sont parfois transformées en véritables articles de fond. Mais aucune importance: lisez tout et vous ne serez pas déçus. Nous savons que les lecteurs de *l'Essor* possèdent une grande capacité à s'indigner et surtout à construire l'avenir.

Rémy Cosandey

La croissance: la mort de la vie intelligente sur cette terre!

Les responsables économiques oublient que la croissance est, telle celle du nénuphar, exponentielle! Mais, contrairement à ce que l'on croit généralement, cette pensée unique néolibérale ne nous a amené que des déboires et le martèlement médiatique et la réitération quotidienne des déclamations affirmatoires des tenants du libéralisme aggravent nos soucis pour notre avenir.

On essaie de nous persuader que la croissance serait le fondement de l'économie et qu'elle amènerait la prospérité. Or cette croissance n'est qu'un avatar pour justifier l'autorité de ses théologiens. Par la croissance, on cherche d'abord son pouvoir, ses richesses, son exclusivité et son élitisme.

C'est la croissance qui nous a amenés à la catastrophe sociale actuelle et les problèmes de société actuels ont surgi par la faute de cette croissance non maîtrisable. Tous les problèmes de société, de «la décadence des jeunes», à «l'imbécillité des gens», jusqu'à l'être humain devenu «consommateur», ne sont que la conséquence d'un manque de réflexion affligeant provenant d'une volonté de diriger ce monde sans le petit peuple laborieux sans pouvoir et au-dessus de lui. Les seules choses qui «croissent» en ce bas monde, ce sont les cellules cancéreuses, la pollution industrielle, les voitures automobiles, la violence, la guerre et le pouvoir politique et tout cela a une fin – le cancer tue les corps complexes, la pollution et les voitures tuent la vie, la violence entraî-

ne la violence radicale et le pouvoir politique corrompt. Quelles seront les conséquences de la croissance? Une race humaine de dix ou vingt milliards d'individus et des voitures automobiles submergeant les terres fermes, des villes suffoquant toute la campagne, une multitude de cancer nous obligeant à consacrer la totalité de nos richesses gagnées sur le dos du tiers-monde pour simplement garder en vie les riches nababs que nous sommes?

La croissance est une manière commode pour «expliquer» le monde mais cela se fait en dépit d'une compréhension plus «humaniste» et «holistique» des motivations des hommes. Malgré les capacités des hommes à s'adapter, le nombre «croissant» de cas de maladies respiratoires, de système immunitaire effondré, de crétinisme galopant, nous inciteraient à rester très prudent et à voir la réalité en face – une prospérité amenée par la croissance est mortifère. Les deux tiers des habitants de cette planète ne jouissent pas de nos privilèges et la pollution provenant notamment des USA soi-disant en forte croissance affecte déjà tout le monde. A supposer que tout le monde vive comme nous, il n'y aurait tout simplement pas assez d'air, d'eau et de place pour toute cette prospérité. Il est donc impossible de se fixer comme but la croissance car elle nous mène à des situations tout simplement incompatibles avec un développement sensé de la vie intelligente sur cette terre. D'autant plus que la croissance sous-entend la compétitivité, l'ex-

clusivité et la guerre pour conquérir sa place, installer son pouvoir. En fait, la croissance nous promet des lendemains qui pleurent.

Mais pourquoi les économistes insistent-ils sur une théorie basée sur des concepts darwiniens complètement dépassés? Pourquoi insistent-ils sur une philosophie favorisant l'élitisme, la dictature du fric, le despotisme politique, la destruction de la Terre? Car, que nous le voulions ou pas, le monde étant un espace fini, les ressources étant limitées, la population ne pouvant «croître» infiniment, la théorie (spécieuse) de la croissance, en tant que manière de fonctionner, est carrément suicidaire. La théorie de la croissance se base sur des idées du 19^e siècle où les valeurs telles que «progrès», «création de richesse», «compétitivité», «rapport de forces», «nation», etc., nous soumettent à une dictature que les milieux de droite ne cessent de dénoncer surtout si c'est le fait de régimes populaires autoritaires. La croissance ne peut être un moteur, ce n'est qu'un des symptômes d'un dysfonctionnement grave au même titre que la croissance de la délinquance juvénile, de la dépendance à la drogue et l'alcool, de la criminalité routière et en col blanc, et beaucoup d'autres choses encore.

Dans ce monde meurtri par une croissance magnifiée, nous ne pouvons plus maintenir un optimisme dans le progrès technologique et espérer que nos autorités élues

suite en page 4

se mettront à réfléchir sur des bases plus élevées et plus humanistes et plus holistiques que celles qu'ils nous ont servies jusqu'à présent. Tant que nous n'arrivons pas à partager quelques points de vue sur lesquels on pourrait être d'accord, jamais on n'arrivera à faire vivre des milliards de gens sur une terre très finie, très limitée, très petite. La croissance ne peut en aucun cas «régler» les problèmes du monde.

«Il faut vivre et non pas seulement exister».

(Plutarque)

Si nous devons nous investir dans une utopie, alors c'est dans des relations constructives non financières entre tous les êtres humains qu'il faut le faire dès à présent!

C'est d'empathie, de valorisation non pécuniaire du travail humain,

de recherche de modes de fonctionnement loin de des rapports de forces dont nous avons besoin pour demain.

C'est de la solidarité entre les gens qu'il nous faut pour un futur vivable pour tous.

Georges Tafelmacher

Pas de quartiers!

Maurice Born, Editions d'En Bas, 2005

Le livre de Maurice Born me fait penser à une scène de théâtre auquel il a participé durant cinq ans. En «*toile de fond*», les 225 ans d'histoire de la région industrielle de Montbéliard, sur la scène «*les acteurs*» du présent et leurs témoignages, leurs interrogations, leur constat, leurs recherches, leurs expériences.

En 1776, l'histoire nous apprend que des machines capables de fabriquer des ébauches pour l'industrie de la montre, élaborées au Locle par un certain Jeanneret-Gris, émigrent en France et sont installées par Frédéric Japy dans le village de Beaucourt, non loin de Montbéliard, en pays protestant. En 1777, cinquante personnes travaillent dans cette «manufacture monastère» de tendance anabaptiste. En 1802, ils seront 500 ouvriers. Emoi des Citoyens Artistes Horlogers de Montbéliard qui adressent une lettre à leurs homologues tant à Genève, Besançon qu'à Saint-Imier et dans le Jura, pour qu'ils se joignent à eux afin d'envoyer des émissaires à Paris, demandant que ces machines infernales indignes de leur Art soient détruites. En vain!

Un développement de plus en plus rapide, une gamme de produits qui s'élargit recouvriront presque la «*toile de fond*». Enfin, alliance Japy – Peugeot! Au début du 20^e siècle, plus de 10.000 personnes travaillent pour eux. Puis il y aura les «voitures», une main-d'œuvre accourue de tous les horizons, la construction de quartiers, une certaine identification des travailleurs à l'usine qui leur assure une «sécurité», parfois des grè-

ves vite réprimées, enfin, dès 1980, *l'automatisation*, la rupture et toutes ses conséquences.

Les mains devenues inutiles, les logements aussi, les portes des immeubles murées, les démolitions, les étrangers renvoyés, la «*toile de fond*» s'assombrit.

Et que disent les «*acteurs*»? Plusieurs chapitres vous les feront connaître dans des interviews remarquables. Par eux, vous découvrirez de l'intérieur l'essentiel du drame: la désintégration du tissu social, le regroupement des ethnies qui jusqu'alors se mélangeaient, la perte de repères des jeunes générations qui retournent à la religion de leurs pères en une recherche désespérée de «sens». De fait, le sujet de cette vaste étude, c'est l'aventure des Bains-Douches.

Dans la préface, l'auteur, après avoir redéfini par des exemples le sens des mots «exclusion» et «inclusion», conclut en ces termes: «L'utopie la plus meurtrière jamais inventée par l'homme, celle de la libération de l'économique, de son découplage du social – idéologie vieille de presque deux siècles – provoque aujourd'hui un réel cataclysme. La disparition du travail humain, devenu inutile à la productivité, précipite une crise de valeurs, un véritable vide éthique... Devant ce vide, on tente de construire un système provisoire fait de bric et de broc, de promesses de travail partagé, d'efforts...»

L'atelier de décors que gère Claude Acquart et son équipe installés aux Bains-Douches en 1996 suit-il un chemin différent?

Ces vastes locaux, situés en bordure de Montbéliard, abandonnés en 1980, sont devenus le siège d'un laboratoire de production diversifiée, de vie surtout. Soutenus par le Ministère de la Culture qui s'inquiète de la dégradation des «quartiers», l'équipe de la Compagnie de Réanimation Sociale (CRS) – vous devinez pourquoi – accueille des jeunes en difficulté. Ils vont découvrir une autre façon de travailler, de remplir un contrat, de créer, d'être responsables ensemble, de s'interroger. Echecs et réussites font partie de l'apprentissage. Même si l'expérience n'est plus à la première page des journaux (visite de Chirac), ce témoignage limité d'apprentissage collectif est chargé d'un sens nouveau.

A peine un aperçu de ce que vous apprendrez en tournant les 310 pages de cette étude fondamentale pour qui veut mieux comprendre l'état de notre monde et ses contradictions.

Un dernier interview significatif, signé D***, membre de la CRS, février 1997: *Et là je me retrouve dans un endroit avec les portes ouvertes, où on t'héberge, où on te dit: «Mais attends, là tu as le temps de te remettre debout, tu prends le temps que tu veux», et en plus, on t'explique comment il faut faire. Je me souviens que ça m'a vraiment marquée, et je me suis dit: «Ben aujourd'hui, si je dois m'arrêter quelque part, c'est bien le premier endroit de ma vie où j'ai envie de m'arrêter».*

Susanne Gerber

Quand la complication chasse la complexité

Qu'est-ce qui distingue la complication de la complexité? Pourquoi faut-il opposer ces deux notions?

En résumé: la complexité est le propre de la vie et de ses manifestations, alors que la complication est celui des constructions humaines. La complexité engendre la stabilité, le bien-être, la coopération. La complication aboutit à l'instabilité, au dysfonctionnement et finalement aux catastrophes. Plus la complexité – ou biodiversité – est grande, plus la complication est grande et plus le système est potentiellement instable et nécessite des mécanismes de contrôle.

Complexité / Les entités vivantes – une plante, un animal, une personne, un écosystème – sont des tous indivisibles et fonctionnent comme tels. Un tout n'est pas constitué de parties et ne peut être assemblé. Il naît, vit et meurt. Ce que nous considérons comme partie – par exemple un organe – n'a pas de signification en dehors du tout auquel il appartient. Le tout a un «ordre impliqué» (terme repris de David Bohm: «Wholeness and the implicate order», Ark Paperbacks, 1983) qui fait que les soi-disant parties satisfont à une finalité qui est le maintien de la santé du tout.

Extraites du tout, les parties ne sont plus fonctionnelles. Elles ne sont plus qu'un ensemble de molécules condamné à dépérir ou à servir de nourriture à d'autres tous. Le fonctionnement d'un tout suppose, me semble-t-il, une «finalité naturelle» qui permet d'assurer l'ordre impliqué. Dans cette perspective, le génie génétique est une imposture. Le gène n'est rien sans la cellule, laquelle n'est rien sans l'organe, lequel n'est rien sans l'être vivant, etc.,

jusqu'à la biosphère et au cosmos.

La science actuelle, fondée sur le postulat d'objectivité, ne peut pas aborder la vie puisqu'elle rejette toute finalité. Cette manière de pratiquer la science remonte à Bacon et Descartes (16-17^e siècles). Pour Aristote (4^e siècle avant J.-C.), l'acceptation de la finalité allait de soi. Par ailleurs, l'avènement de la physique quantique remet le rejet de la finalité en question (voir: Hans Primas, «Undenken in der Naturwissenschaft», Gaïa 1, No 1, 1992). Il n'y a donc pas de «science du vivant», si par science on entend la science dite objective telle que pratiquée aujourd'hui et qui est malheureusement devenue une sorte de religion.

Cette science rejette l'irrationnel qui fait pourtant partie de la vie. Par irrationnel, il faut entendre ce qui ne peut pas être justifié sur la base de faits établis et de déductions logiques. Il s'agit plutôt d'un «hors rationnel» qui ne s'oppose pas au rationnel mais lui est complémentaire. Il inclut les croyances, les émotions, les fantasmes, voire les «miracles». La science actuelle est donc d'une certaine manière borgne puisqu'elle laisse de côté une partie de la réalité, ce qui fait que la vie lui est incompréhensible.

Comme le souligne Primas, une science vraiment holistique ne peut pas aborder la nature en la considérant comme un ensemble de parties et de systèmes, mais doit partir du tout lui-même et garder à l'esprit la plénitude de l'être et donc considérer la physis et la psyché comme deux aspects complémentaires d'une même réalité.

L'indivisibilité du tout se retrouve aussi en physique, l'onde et la parti-

cule étant des manifestations complémentaires attachées à la matière. Vu du tout, ce que l'on considère comme partie dépend du contexte, de la question posée (voir par exemple: Marie-Louise von Franz, «Quelques réflexions sur la synchronicité», La synchronicité, l'âme et la science, Albin Michel, 1995). Relevons que dans le monde de la complexité – et de la physique quantique – la notion de causalité est relativisée. Il y a des phénomènes sans causes, même d'ailleurs à l'échelle de l'homme (pendule de Foucault).

Complication / Les constructions humaines peuvent être très sophistiquées, mais comme elles n'ont pas d'ordre impliqué, elles doivent être contrôlées de l'extérieur. Pour certaines de ces constructions, par exemple les centrales nucléaires, le mal fonctionnement peut avoir des conséquences catastrophiques, ce qui oblige à multiplier les systèmes de sécurité et donc à augmenter encore la complication sans pour autant éliminer les risques. Une trop grande complication finit par compromettre le fonctionnement (Suphénix et vraisemblablement ITER).

Mais pour l'homme la complication a l'avantage de relever entièrement de la causalité et reste en principe toujours compréhensible et, croit-on, gérable. Il en est résulté que l'homme s'imagine que, à grand renfort de science et de technologie, il pourra remplacer la complexité qui lui échappe par la complication qu'il pense pouvoir contrôler (voir: Gaïa versus servoglobe, présentation que j'ai faite à un des séminaires organisés par M. Courajoud). Il s'agit là d'une entreprise impossible, voire suicidaire, car il n'y a pas d'interface entre la complexité et la complication. Il s'agit de deux démarches sous-tendues par des processus et des logiques incompatibles. La complexité ne peut pas résulter d'une complication toujours plus perfectionnée.

Pierre Lehmann

Rectificatif

A la suite d'une confusion, l'article intitulé «Appel à la révolution des silencieux» publié dans le dernier numéro de *l'Essor* était signé de Colette Hein Vinard, la lectrice qui nous l'a envoyé. Tout en affirmant qu'elle souscrit à 100% à ce texte, elle tient à préciser qu'il n'est pas d'elle et qu'elle l'a reçu de France. Dont acte!

Tout vient à point à qui sait attendre...

De l'origine du *tracé* de l'être humain et de son devenir

Le petit enfant gribouille, il fait des *girouillis*; il tapote sa feuille avec son stylo, il fait des points, beaucoup de points, ce sont des *punctilis*. Puis ces points s'allongent et deviennent des traits, toujours accompagnés de *girouillis* et de *punctilis*.

Au fil du temps, les expériences graphiques se succèdent, se combinent, s'enrichissent de nouvelles découvertes: des crochets, des ronds apparaissent, des croix, des angles, des arêtes, des figures rayonnantes, toutes les *figures primaires* se répètent inlassablement.

Tous les petits enfants passent par ces découvertes et cela les enchante. Ils croient qu'ils inventent, qu'ils sont les seuls à le faire, ils s'entourent de ces éléments, c'est leur monde...

La suite, c'est l'entrée progressive dans les *objets-images*: la *maison-typée*, caractérisée par le carré surmonté d'un triangle, avec 2 fenêtres et une porte, le point dans la porte, le point dans le toit et la cheminée perpendiculaire à la pente du toit, comme les bras du personnage sortent de son corps trian-

gulaire. Les *objets-images* ne sont pas très nombreux, on les énumère facilement: il y a l'arbre, la fleur, l'animal, le bateau, la maison, le personnage, le soleil, les oiseaux, et puis surgissent les limites de l'espace et l'orientation dans l'espace, le haut en une bande de ciel, le bas en une bande de terre, tout cela très naturellement.

En fait, tout s'enchaîne inéluctablement, de façon logique et quoiqu'il arrive. Ce qu'il est difficile de croire, c'est que l'enfant n'a pas besoin d'apprendre et que, par lui-même, il acquiert tout ce qui est nécessaire à ce jeu de tracer sur une feuille. Non seulement il n'a pas besoin d'apprendre, mais il serait néfaste pour son équilibre et son développement d'intervenir dans ce jeu qui lui appartient comme lui appartient son rêve dans son sommeil.

La *trace* est programmée génétiquement, voilà pourquoi elle est semblable chez tous les enfants, elle est universelle et il faut la préserver. Toutes les phases de la croissance du fœtus, de son évolution, de la formation de la tête et de la colonne vertébrale, de la poussée des membres, et de la sensation de nager sans limites dans le liquide amniotique, puis de la diminution progressive de l'espace, jusqu'à l'enserrement des derniers jours avant la délivrance, tout est enregistré dans une mémoire organique, ainsi que la naissance, et la sensation horizontale du bébé couché, puis la len-

te levée vers la verticalité, tout cela jusqu'à la marche est consigné dans cette mémoire.

Une des possibilités qu'elle a de se manifester, de se rappeler à nous, c'est par le *tracé* spontané, épargné des interventions, des directives, des suggestions, des consignes. Car, non seulement ce tracé évolue de la petite enfance à l'enfance, mais il ne tarit pas avec l'âge, contrairement à ce que l'on croit habituellement, il se poursuit à l'adolescence et à l'âge adulte si on veut bien le laisser fleurir. Il s'agit alors de *figures essentielles*.

Pourquoi s'acharne-t-on, à l'ère de la photographie, à inculquer des notions de proportions et de dessin d'observation? Ce sont de vieilles notions datant du 19^e siècle, complètement inutiles à notre époque. Elles font beaucoup de tort aux enfants et à tout le monde car elles empêchent le bon développement de l'être humain et annihilent la joie de la spontanéité.

On s'étonne après que les enfants ne savent plus quoi dessiner! La seule chose qui nous appartienne vraiment, avec le rêve, c'est le dessin libre. Alors de grâce, laissez-nous cette liberté essentielle, ne touchez pas à la *Trace*.

Nancy Tikou

Adresse: Chêne-Bourg, Genève,
nancy.tikou@bluewin.ch

Une lectrice, qui contribue par un article dans ce numéro, nous a écrit:

Cher journal,

Je t'envoie mon texte en rapport avec le prochain sujet.

Je t'apprécie beaucoup et me réjouis de te lire encore.

Sans armes?

A Louis Aragon

[...l'homme...]

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes

Qu'on avait habillés pour un autre destin

A quoi peut leur servir de se lever matin

Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains

Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes

Il n'y a pas d'amour heureux

Quel est cet «autre destin», pour lequel je me suis «levé matin», le jour de ma naissance comme à chaque nouvelle journée? Pas devenir célèbre, riche ou puissant, certes, mais, en quelques mots, faire quelque chose de «Ma vie», aimer la vie, aimer le monde, aider le monde à devenir meilleur et par là donner un sens à Ma vie! «Au soir» (de Ma vie, et de chaque journée accomplie ou à accomplir encore), je me retrouve «Désœuvré incertain», conscient de n'avoir pas réellement accompli mon «autre destin», le seul

vrai projet digne de chaque humain. Si je pense à Ma vie, à mon amour de la vie, des hommes, du monde, j'ai de la peine à retenir mes larmes et je murmure qu'il n'y a pas d'amour heureux. Soldat, comme toi, ma sœur, mon frère, soldat du seul combat qui vaille la peine d'être livré, est-ce que j'étais vraiment sans armes? Je peux, «rationnellement», dire qu'il n'y avait rien à faire, que tout était joué et les dés pipés, que la goutte d'eau de mes petits efforts personnels représente une arme à la fois prétentieuse et ridicule. Pourtant...! Pourtant, il y a en moi, comme en toi, un potentiel d'amour, de bonne volonté, de recherche du dialogue, d'ouverture à autrui, de lucidité aussi et, en plus, quelques modestes talents, le don de l'expression (par la parole, la geste, le regard), le maniement honnête et sincère de la pensée, et pour chacun sa petite spécialité, quelque chose qu'il sait faire assez bien. Alors, luttons tous avec les armes que nous avons, jusqu'au bout.

Jean-Paul Borel

Rencontre interculturelle à Deir Mar Musa

Une ouverture au dialogue entre chrétiens et musulmans

Mar Musa est une communauté monastique de tradition catholique syriaque se regroupant autour de Paolo Dell Oglio, son fondateur qui appartient à l'ordre des jésuites, avant de s'affilier à l'Eglise catholique syriaque. Sa vocation est le dialogue entre chrétiens et musulmans au Proche-Orient et une réconciliation entre les religions reconnaissant Abraham comme Prophète. Depuis 1991, les moines et les laïcs vivent dans la montagne, près de Nebek dans le cloître de Deir Mar Musa, fondé en 1058, riche de fresques du 12^e au 14^e siècles. La Communauté se compose actuellement de six moines et quatre nonnes et quelques volontaires à long terme et novices. Deux nouveaux bâtiments ont été construits en style traditionnel pour l'hébergement des femmes et des salles de séminaires ainsi que pour les hommes et la fromagerie. Dans le bâtiment ancien se trouve l'église, les cuisines, l'administration et la bibliothèque. Le site est imposant à la sortie d'une gorge de la montagne à 1300 m d'altitude, dans un climat semi-désertique.

Lors de mon voyage en Syrie, j'ai visité depuis Damas deux villages chrétiens, Sednaya et ses cloîtres orthodoxes, et Maaloula, village et cloître orthodoxe situé à la sortie d'une gorge étroite où se serait enfuie Sainte Thékla. Pour atteindre Mar Musa, j'ai voyagé en bus jusque à Nebek, à 90 km de Damas, sur la route de Homs, depuis là environ 15 km par une petite route dans une vallée torride. A pied par près de 40°, je suis monté par le chemin montant au cloître accroché à la pente rocheuse. J'ai participé pendant 4 jours à la rencontre interculturelle et musicale qui commençait le lendemain.

Au cloître, un séminaire interculturel s'est déroulé du 16 au 20 juillet 2007 avec la participation d'une bonne centaine de participants. Cette rencontre s'adressait surtout aux jeunes de Syrie de confession musulmane et chrétienne. La discussion était organisée en conférences plénières avec traduction simultanée en anglais pour les participants non arabes, et en groupes d'échange pour approfondir les thèmes présentés et faire le lien avec l'expérience personnelle, les aspirations et les besoins de chacun.

Les représentants des six groupes évoquent avec passion et enthousiasme les idées apparues. Comme introduction, Jens, moine ayant vécu à Zurich, parle du vocabulaire du dialogue interculturel. Chacun a plusieurs identités, personnelles, celle de son quartier, culturelle et religieuse. L'engagement dans les conflits entre juste ou faux peut provoquer un sentiment d'insécurité, puis de violence. Le dialogue social modifie cette peur de l'autre, en amour du prochain. Notre expérience concrète forme notre identité culturelle, l'appartenance à un groupe. Par exemple comme musulman ou comme chrétien, je n'accepte pas tout du comportement des autres. L'éducation religieuse

n'est pas du fondamentalisme.

Soeur Houda parle du développement de l'identité culturelle et de son expérience pendant ses 5 années de séminaire à Rome, comme chrétienne arabe, en contact avec la culture italienne, qui lui a permis d'approfondir sa propre identité. Le choc des civilisations, la globalisation et le fondamentalisme sont les thèmes de discussion du deuxième jour.

La globalisation est une idée politique, une civilisation et un pays (USA) se développe en combattant, veut dominer le monde et imposer sa vision de la démocratie. En Syrie, nous n'avons pas toutes les possibilités économiques de l'Occident. La globalisation peut être dangereuse si le monde entier est comparé et dominé par un seul pays. Le pardon est une réconciliation. La communication non-violente est nécessaire pour développer le dialogue interreligieux et interculturel; elle peut aider à résoudre les conflits. Les jeunes deviennent conscients de leur responsabilité pour faire évoluer le monde dans lequel ils vivent, vers plus de respect et de non-violence.

J'ai apprécié les échanges parfois intenses entre ces personnes de religions et de cultures différentes, dans le respect de l'autre et de son individualité. Des représentants des traditions catholiques syriaque, orthodoxe, réformée arménienne, soufie, musulmane sunnite, des élèves de Sheikh Jawdat Saed, pratiquant la non-violence à Quneitra dans le Golan participent à cette rencontres. Certains participants sont des hôtes réguliers de Mar Musa ou sont déjà venus pour d'autres rencontres.

Lors des échanges sur les expériences personnelles, le père Paolo m'a offert de parler de la non-violence gandhienne, de la communauté de l'Arche de Lanza del Vasto et des actions non-violentes telles que la lutte contre les OGM, la résistance à la construction de Super-Phénix à Creys-Malville avec les compagnons de l'Arche dans une manifestation, la lutte des paysans du Larzac. Il a traduit et commenté en arabe.

Un groupe de musiciens traditionnels de Damas échange ses impressions et ses expériences avec un groupe de jeunes musiciens de Paris qui jouent de la viole de gambe et chantent de la musique baroque. Le résultat de ce dialogue musical et l'harmonie des deux orchestres dans les pièces jouées ensemble furent beaux à entendre lors du concert en fin de réunion. Plus de 400 personnes de Nebek, les participants au séminaire, ainsi que l'évêque de Homs, un scheik musulman, un pasteur réformé arménien se sont retrouvés pour cette soirée de musique dans la salle d'accueil en dessous de Mar Musa.

Un projet de lieu d'étape d'un chemin de pèlerinage d'Abraham, une oasis spirituelle de réconciliation de la région de Damas est mis au concours.

La population de la Syrie se compose d'environ 74 % de musulmans sunnites, 15% d'autres musulmans (chiites, druzes, alaouites) et 10% de chrétiens. L'Eglise catholique syriaque qui poursuit la tradition des premiers siècles des pères du désert conserve comme langue liturgique l'Araméen (à Maalula) ou le Syriaque qui en est proche; elle est rattachée à Rome comme une Eglise d'Orient. Les offices sont en langue arabe. L'Eglise orthodoxe grecque et orthodoxe syriaque est aussi bien

représentée à Damas et à Alep qui avait une proportion d'environ 30% de chrétiens. L'Eglise réformée arménienne est aussi présente surtout au Nord du pays.

Pierre-Ami Béguin

Adresse de Mar Musa: Paolo d'all Oglio,
Deir Mar Musa el-Hayek,

P.O Box 178, Nebek, Syrie, www.deirmarmusa.org
Information concernant le projet d'oasis spirituelle:
www.shamspiritualoasis.org

Adresse de correspondance: Pierre-Ami Béguin,
Guertstrasse 13, 8903 Birmensdorf, pabeguin@swissonline.ch

Journal d'une époque

Denis de Rougemont, Gallimard, 1968, 598 pages, 1296-1946

L'auteur est né à Couvet (Neuchâtel) en 1906. Son père était un pasteur qu'on dirait aujourd'hui engagé. Denis apprend tout jeune que les gens simples rencontrent de grandes difficultés dans la vie. Après ses études, complétées à Vienne puis à Paris, il se lie avec Emmanuel Mounier et quelques amis qui créent un groupe de réflexion dont les idées essentielles sont le «personnalisme» (par opposition avec l'individualisme et le collectivisme) et son corollaire le «fédéralisme».

D'emblée, il faut dire que ce journal n'a rien d'un journal intime; l'auteur nous y conte ce qu'il a vu et entendu: à Paris comme jeune auteur – un chapitre très intello que l'on peut sauter. Mais après, c'est le départ dans l'Europe centrale des années 20 à 36 (Hongrie, Autriche et surtout Allemagne 1935-36), les gens qu'il côtoie dans cette époque de la montée du nazisme. Il assiste notamment

à un discours d'Hitler à Frankfort inoubliable, comme l'ont été ses séjours préalables en province française (Ile de Ré et au sud des Cévennes).

Il rentre en Suisse au moment de la mobilisation comme lieutenant: le 16 juin 1940 à 11 heures, son ordonnance lui apprend que les Allemands sont entrés à Paris. Il écrit aussitôt un article fameux qui paraît dans la Gazette de Lausanne: «A cette heure où Paris...» qui se termine par «car ils ne savent pas ce qu'ils font...». Colère du Reich et l'armée doit se débarrasser de lui. Il part pour six ans aux USA où il participe à la fameuse émission radio «L'Amérique parle aux Français». Il rédige 20 à 30 pages de texte chaque jour. Après la paix, il reste un an aux USA, passant d'un hôte à l'autre, puis il rentre en Suisse où il s'engage corps et âme dans un essai de confédérer les peuples d'Europe... qui échoue bien sûr, le temps n'étant pas encore venu.

Tout au long de ce périple peu ordinaire, il écrit ce journal peu ordinaire lui aussi, émaillé de remarques d'une perspicacité et une profondeur de vue qui frappent chez un homme de son âge. En effet, Denis de Rougemont a le don de faire parler ses interlocuteurs en toute liberté – se présentant à eux tel qu'il est, d'abord jeune écrivain sans le sou, puis exilé en Amérique de 1940 à 1946.

Il résulte de ces entretiens et de ces découvertes une série de tableaux vivants – avec chacun leur atmosphère particulière – qui surpassent de loin tout ce que l'on peut lire sur cette époque troublée. L'auteur y livre ses réflexions dont les plus originales concernent la nazisme (une religion!), les mentalités qui diffèrent tellement selon les lieux où il se trouve – de la province française reculée de l'avant-guerre aux Américains de toute nature pendant et immédiatement après le conflit – la bombe atomique, la vocation (une raison d'être), Harvard, la littérature française avant guerre écrite dans une langue morte, les Etats-Nations, l'antisémitisme, etc.

A la fin du livre, il parle de ses craintes concernant le gangstérisme mondial qui va bousculer la petite Suisse dans sa tranquillité qui tient de l'inconscience. Une cinquantaine d'années plus tard, ce sera l'affaire D'Amato...

En bref, un livre hautement instructif, à lire à petites étapes comme souvent les bons livres.

Henri Jaccottet

Le billet d'Henri Jaccottet

Ce matin, 14 mai, la radio annonce que la situation s'aggrave de nouveau au Liban, petit Etat martyr, au septième jour d'une récidive de guerre civile. Un commentateur émet l'idée que nous entrons dans une deuxième guerre froide.

Cette interprétation mérite qu'on s'y arrête: la bête humaine, c'est un truisme, est dotée de pulsions et, dans ce domaine aussi, le choix nous est donné entre les deux sortes de pulsions qui nous habitent: la pulsion de vie et la pulsion de mort-destruction. Des deux camps qui s'affrontent au Liban, l'un appartient à une idéologie théocratique (djihad = guerre sainte); il est soutenu par la Syrie et l'Iran. L'autre est soutenu plus ou moins ouvertement par l'Etat d'Israël. Le décor est planté: aïe les haines, les morts et les dégâts.

(Réd.: les dernières nouvelles annoncent la réconciliation que nous appelions de nos vœux. On ne peut que s'en réjouir).

Zaïda

Anne Cuneo, Ed. Bernard Campiche, 2007

Voulez-vous suivre la vie tumultueuse d'une Anglaise issue de l'aristocratie, qui devint centenaire et qui, dans les dernières décennies du 19^e siècle, avait fait des études de médecine à l'Université de Zürich? Ouvrez alors l'imposant roman d'Anne Cunéo:

Zaïda. Vous passerez alors d'un bal à Londres, puis d'un mariage précipité, à des lieux que vous connaissez: Paris, Zurich, pour aboutir après joies et drames à Florence, Venise, Milan, avec

un nouvel intermède à Zurich, lieu d'accueil pour ceux qui fuyaient le fascisme.

Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un parcours touristique! C'est en fait une leçon d'histoire à travers la vie de Zaïda, cette femme médecin pionnière, qui perdit ses premiers enfants et qui, deux fois veuve, vécut plus de soixante ans avec son troisième époux, médecin comme elle.

Soixante ans d'engagement et de solidarité, principalement à Milan, puis dans cette Europe du 20^e siècle marquée par tant de drames.

Un livre passionnant, des êtres vrais et courageux, dans un ouvrage aussi vivant que documenté, c'est le grand art d'Anne Cunéo.

Susanne Gerber

Protestantisme historique et libération

De Martina Schmidt, L'Harmattan, 2007

Cet ouvrage, bien documenté et écrit dans un style plaisant, s'interroge sur la pertinence d'une théologie de la libération suisse. Un pavé dans la mare salubre au lendemain de la cuisante défaite du 1^{er} juin de l'UDC et de la propension de certains de ses membres (Christoph Blocher est fils de pasteur) de revendiquer des valeurs chrétiennes alors qu'ils prônent la crainte de l'étranger, l'exclusion et la peur de l'avenir.

Ce livre mériterait un long développement. Contentons-nous de souli-

igner qu'il propose des solutions très concrètes sous le titre «Conséquences pratiques: construire une ecclésiologie de la libération». Quelques exemples: redécouvrir et réactualiser la spiritualité de la Réforme; le sacerdoce universel comme vision d'une société alternative; réapprendre l'indignation devant la pauvreté; pas de développement durable sans spiritualité; promouvoir une spiritualité de l'action; pas de paix durable sans redéfinition globale de l'identité religieuse, tisser le lien entre le militantisme originaire et la citoyenneté; mettre l'ac-

cent sur l'évangélisation, la formation et l'apprentissage de la citoyenneté; sortir du cocon paroissial et envoyer les fidèles dans le monde.

Cet essai se lit comme un roman. Il ravira ceux qui ont vibré en suivant l'œuvre de Don Helder Camara et apprendra aux autres que l'Évangile, à l'opposé de la société néolibérale actuelle, est basé sur l'amour et le partage.

Rémy Cosandey

La face noire de l'Euro 2008

Jusqu'au 29 juin se déroulera un événement dont on parle beaucoup: l'Euro 2008. Cette grande compétition de football fera vibrer et, pour beaucoup, permettra d'oublier pendant trois semaines les soucis quotidiens. S'enthousiasmer, s'identifier à une équipe, voir du beau jeu, ressentir des émotions, voilà qui est fort louable. Outre l'argent (omniprésent) et la violence (toujours possible malgré les dispositions prises) il y a deux éléments qui constituent la face noire de cette manifestation.

Tout d'abord, il faudra satisfaire les besoins en chips et en frites des spectateurs et des téléspectateurs. Or, on manque actuellement des précieuses tubercules en Suisse. Qu'à cela ne tienne: à l'heure de la mondialisation, on fera ses emplettes dans un autre pays! Le problème, c'est qu'on a acheté plusieurs milliers de tonnes de pommes de terre à l'Égypte qui, comme beaucoup de pays d'Afrique et d'Asie, est confrontée actuellement à une grave crise alimentaire due à l'explosion du prix des céréales. Au Caire et dans d'innombrables villes du Sud, il faut faire deux ou trois heures de queue pour trouver un bout de pain ou un peu de riz. A cause de la demande toujours plus forte des pays émergents et surtout de la scandaleuse spéculation sur les matières premières, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants meurent de faim ou sont victimes d'une grave sous-alimentation. Et, pour notre confort, on va leur prendre le peu qui leur reste! Entre deux phases de beau jeu, pensons donc aux injustices du monde et aux dégâts du néolibéralisme: les patates de l'Euro 2008 deviendront alors très indigestes!

Seconde remarque: plus de 1000 motards ont escortés l'équipe du Portugal de Genève à Neuchâtel. Et des milliers de supporters portugais enthousiastes ont pris d'assaut tous les ponts d'autoroute du parcours. Total: des dizaines de milliers de litres d'essence brûlés. A l'heure de la crise pétrolière, a-t-on songé à cet aspect de la chose?

Lettre d'un Européen au peuple suisse

Cet ouvrage, essentiellement disponible sous forme électronique, est le premier édité par les e-publications Rosa Alba. Il propose 4 lettres sur l'identité helvétique (Des libertés médiévales; État fédéral ou confédération d'Etats; Subsidiarité et souveraineté; Une démocratie directe populaire et traditionnelle) et 4 autres sur des problèmes contemporains (Le peuple en armes; Le secret bancaire; Migrations et naturalisations; Le centre neutre de l'Europe). Soixante-sept pages passionnantes qui permettent de découvrir la Suisse sous son vrai visage et qui devrait redonner espoir à tous ceux qui luttent contre son isolement. (RCy)

Effondrement

Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie

Jared Diamond, Ed. Gallimard, 2006

Les problèmes écologiques qui se posent aujourd'hui mettent notre société en péril. Cette situation s'est déjà présentée par le passé!

Afin d'en tirer des enseignements qui pourraient nous être utiles aujourd'hui, l'auteur présente plusieurs cas de sociétés, anciennes ou actuelles, qui ont traversé une grave crise, résolue par leurs efforts, ou au contraire menant à leur disparition.

La première partie de l'ouvrage nous conte l'histoire des Mayas, des habitants de l'île de Pâques, des Vikings du Groenland, et d'autres encore, moins connues dans nos régions. Depuis leurs origines, leurs ressources, leurs outils, leurs méthodes d'agriculture et de construction, leur organisation sociale, l'auteur nous emmène dans un foisonnement de détails issus des recherches les plus récentes jusqu'à leurs problèmes, leur déclin, et parfois leur extinction, avec toutes les preuves de la brutalité et des souffrances traversées. C'est aussi l'histoire des archéologues, et de leur patient travail pour rassembler les éléments du puzzle et les mettre dans le bon ordre.

Les trois exemples de sociétés qui ont su résoudre leur crise sur le long terme sont les hautes terres de Nouvelle-Guinée, l'île de Tikopia (Pacifique) et le Japon. Tous les trois se sont trouvés confrontés à des problèmes écologiques: déforestation, érosion et perte de fertilité des sols. Dans les deux premiers cas, le territoire concerné était assez restreint pour que les habitants puissent rapidement prendre conscience des problèmes, avoir une vue d'ensemble de la situation, et être impliqués dans la recherche de solutions (gestion du problème par le bas). Dans le Japon des 17^e et 18^e siècles, par contre, ce sont les shoguns qui ont imposé des règles drastiques pour reconstituer la forêt gravement endommagée (gestion du problème par le haut). Dans tous les cas, la po-

pulation a également appliqué un sévère contrôle des naissances, imposé par le manque de ressources alimentaires.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, nous plongeons au coeur des grandes crises actuelles. Le génocide du Rwanda y est abordé, non sous l'angle ethnique, mais sous l'angle de la surpopulation et de la rareté des terres cultivables. La République dominicaine et Haïti mettent en lumière l'importance des relations avec l'extérieur, ainsi que les effets visibles de différentes politiques au niveau de la protection de l'environnement. La Chine est présentée comme un pays souffrant de nombreux problèmes de pollution et de raréfaction des ressources, mais par ailleurs prêt à prendre des mesures radicales, comme en ce qui concerne le contrôle des naissances. L'Australie nous amène à nous intéresser aux problèmes de pollution dus à l'exploitation minière, à la surpêche, à une agriculture subventionnée alors que les terres sont très pauvres, aux problèmes causés par l'introduction d'espèces non indigènes, ainsi qu'aux dérèglements locaux produits par le réchauffement climatique mondial.

C'est dans la troisième partie que l'auteur synthétise les résultats de ces observations et en tire des enseignements. En premier lieu, il répond à la question: comment les sociétés en arrivent-elles à prendre des décisions catastrophiques? Les explications sont variées, des plus rationnelles (les personnes qui décident sont éloignées des lieux où les problèmes se posent, les changements dans l'environnement se produisent à un rythme imperceptible ou sont masqués par des fluctuations) aux plus irrationnelles. J'en relèverai deux. Tout d'abord les élites dirigeantes, si elles vivent de façon repliée sur elles-mêmes, peuvent prendre des décisions nuisibles à l'ensemble de la société, notamment par soif de pouvoir et re-

cherche de prestige. Ce phénomène n'apparaît pas si les dirigeants vivent dans les mêmes conditions que le reste de la population. «*La compétition pour le prestige fait rarement bon ménage avec la vision à long terme*». Et la vision à long terme est essentielle pour prendre des décisions qui assureront l'avenir d'une société. D'autre part, certaines sociétés se sont trouvées devant un cruel dilemme: mourir dans le respect de certaines valeurs qu'elles jugent fondamentales ou s'adapter pour survivre. Les Vikings du Groenland sont morts de faim alors qu'ils étaient littéralement entourés de poisson de mer, mais refusaient d'en manger. Comment réagirions-nous si nous devions à l'avenir tirer notre apport en protéines des insectes, par exemple? Parmi ces «valeurs» que nous devons bientôt abandonner, on peut également voir l'attachement à la voiture individuelle, pour beaucoup véritable symbole de liberté.

L'auteur présente son livre comme «optimiste», car malgré les facteurs environnementaux qui peuvent mettre une société en difficulté, il n'existe pas de certitude quant à l'issue de la crise. Les décisions prises par les personnes concernées restent toujours déterminantes. Néanmoins, les exemples des sociétés ayant survécu à une crise grave n'occupent qu'un chapitre du livre, et les conseils pour des actions concrètes à mettre en oeuvre au niveau individuel sont relégués dans les notes bibliographiques.

Dans le dernier chapitre, l'auteur fait la liste des douze problèmes majeurs auxquels nous sommes actuellement confrontés au niveau mondial. Chacun est assez grave pour nous mettre en danger, même si les onze autres étaient résolus. Pour résumer, ces douze problèmes sont les manifestations du fait que, pour atteindre notre niveau de vie et notre niveau de population ac-

suite en page 11

tuels, au niveau mondial, nous grignotons inexorablement le capital qu'est pour nous la nature: les terres cultivables, les forêts, les espèces animales. Selon J. Diamond, «*du fait même que nous suivons de plus en plus cette voie non durable, les problèmes mondiaux d'environnement seront bel et bien résolus, d'une manière ou d'une autre, du vivant de nos enfants. La seule question est de savoir si la solution ne sera pas trop désagréable, parce que nous l'aurons*

choisie, ou désagréable, parce qu'elle se réglera sans que nous l'ayons choisie par la guerre, le génocide, la famine, les épidémies et l'effondrement des sociétés.»

Un aiguillon, donc, pour nous réveiller et nous faire prendre conscience à quel point l'action, tant individuelle que collective, est urgente pour redresser la barre avant que nous subissions la même fin que les sociétés pourtant bien

organisées des siècles qui nous ont précédés. «*Il faut qu'un dirigeant se fasse parfois visionnaire, ce qui implique du courage politique, puisqu'il doit résoudre un problème environnemental.*» Et chacun peut faire preuve de courage, à son niveau, pour mettre en oeuvre les leviers nécessaires à un changement de cap de notre société.

Marion Bélisle

Veiller à mieux cibler notre croissance

Votre forum sur la décroissance m'a vivement intéressé et j'aimerais par ces quelques lignes insister sur la modification qui s'amorce ici: ce n'est pas «halte à la croissance» mais «retrouvons le sens de cette croissance». C'est faire injure à la vie et à une évolution de milliards d'an-

nées que de vouloir arrêter ce grand mouvement qui nous dépasse; Gaïa n'est pas au bout de ses ressources.

Il est clair que la croissance actuelle, de la production de voiture par exemple, est déjà condamnée par la fin du pétrole, et d'innombrables

pics ont précédé celui-ci: celui des dinosaures, celui de la production des pyramides, des hallebardes, des clous de soulier et des téléviseurs (là j'anticipe à peine). Les excès se corrigent d'eux-mêmes.

Je vois une humanité branchée sur un même réseau, qui véhicule un grand bavardage, mais de même que parmi nos milliards de neurones, très peu sont le siège de réflexions géniales; il faut laisser du temps à ce nouveau super-organisme pour voir émerger une spiritualité plus intense. Imaginez dans 50 ans, les voitures actuelles disparues, les livres sacrés rangés au placard (pour avoir suscité plus de haine que d'amour), cet ensemble formé de milliards d'être humains interconnectés, guéris de la surconsommation, découvrant enfin l'amour comme une des forces cosmiques fondamentales (au même titre que l'énergie gravitationnelle ou électromagnétique), ce que nous n'avons pas encore été capable de réaliser faute d'instrument de mesure adéquat.

Cette nouvelle donne passe entre autres par l'instauration du revenu d'existence (basic income des anglo-saxons), qui permettra une nouvelle attitude et une liberté plus grande face au pouvoir et au travail, conditions soulignées par Pierre Lehmann, François Iselin et en fait tous les participants au forum. Ce n'est bien sûr pas «la solution», mais une condition importante.

Pas d'impatience donc, mais veillons à mieux cibler notre croissance.

Jean Morier-Genoud

Une lectrice, à qui sa grand-mère a fait découvrir l'Essor, nous écrit:

Merci de votre message transparent, qui a suscité tout mon enthousiasme! J'ai la chance d'avoir une grand-mère incroyable qui, à 82 ans, est toujours avant-gardiste d'esprit.

La lecture de *l'Essor*, chez ma grand-mère, est souvent entrecoupée de conversations à la tonalité plus badine entre deux tranches de tarte aux pommes. Néanmoins l'impression générale que je retiens est qu'il inscrit les préoccupations de notre temps dans une optique de développement «spirituel». Ce qui n'est pas le cas, par exemple du journal français *La Décroissance*, qui a tendance à dénoncer les problèmes sans proposer vraiment de pistes pour un changement profond de nos sociétés. (J'ai sous les yeux l'éditorial du numéro d'août 2007 de *l'Essor*, intitulé «Entre dénonciation et respect du prochain» et le rappel des thèmes principaux de la charte qui m'interpelle).

La thématique de la «décroissance» - puisque ce phénomène a été nommé ainsi - m'intéresse. Vous m'apprenez que le numéro d'avril est justement consacré à ce sujet, je n'ai pas encore pu le lire! Disons que personnellement, je suis écoeurée par les ignominies que notre monde de surconsommation nous fait produire. Dans ce sens, soutenir l'action d'un journal comme *l'Essor* par l'intermédiaire d'un abonnement - et par sa promotion - est important pour moi. Envoyez-moi une quinzaine d'exemplaires du numéro consacré à la décroissance, je les diffuserai.

Avec une petite équipe, nous mettrons prochainement en ligne un site internet consacré au sujet de l'amélioration de l'environnement urbain à Lausanne, notamment par des mesures visant à réduire le trafic motorisé individuel - la population de l'agglomération lausannoise va s'accroître de 30'000 personnes dans un avenir proche. Action que nous voulons pragmatique et locale, dans un premier temps en tout cas. Mais elle s'inscrit forcément dans un cadre thématique plus large. Je ne sais pas encore si *l'Essor* peut y être lié, mais comme je l'ai dit, il est important pour moi de participer à la promotion d'idées qui éclairent ce tournant de l'évolution de nos sociétés.



Une initiative pionnière

Devant la dureté du monde professionnel d'aujourd'hui, il a semblé nécessaire à une équipe pluri-disciplinaire, il y a 20 ans déjà, de créer *Job Service*. Misant sur l'insertion socioprofessionnelle, cette structure permet au jeune le passage de l'adolescence au monde adulte. Créé dans le canton de Neuchâtel, Job Service est devenu depuis un projet-pilote de la Confédération. Un «village d'artisans» permet aussi à des jeunes de se mettre en situation. Les prestations sont gratuites, ce qui n'explique qu'en partie le fait que de 4000 à 5000 jeunes sont suivis actuellement et qu'environ 800 nouvelles têtes s'annoncent chaque année. Adresse: www.job-service.ch

D'après *Le Courrier* du 19-20 avril 2008

Moins de télévision

En 2006, les Suisses regardaient en moyenne 180 minutes par jour la télévision. En 2007, cette durée a passé à 177 minutes. Trois minutes de moins, c'est rien du tout, a-t-on envie de relever. Et pourtant, c'est la première fois qu'il y a une baisse, après des années de hausse due à l'individualisme et à l'orgie de nouveaux programmes. Cette stabilisation est une bonne nouvelle, qui fait espérer que le temps passé en moins devant la télévision sera consacré à la vie de famille et aux activités conviviales.

Lumière sur Madagascar

A Madagascar, le relief représente un véritable obstacle à l'électrification et le

CEAS (Centre écologique Albert Schweitzer) s'est lancé comme défi de répondre aux besoins en électricité des petites communautés rurales. Grâce à une PME fribourgeoise, un concept de «pico-centrales hydro-électriques» a été lancé.

Les turbines de ces micro-centrales sont compactes (elles tiennent dans un sac de sport) et peuvent produire jusqu'à 300 watts. Un jeune technicien en électronique malgache s'est associé au projet et a permis de retenir 4 sites prioritaires. Le 24 décembre 2006, une première ampoule est allumée dans un village. Depuis, on peaufine la technique; quatre installations sont aujourd'hui en service et de nouveaux villages attendent aussi d'éclairer leurs écoles, leurs dispensaires ou lieux communs. Toute aide financière est bienvenue et avec 45 francs on peut financer une de ces micro-centrales. NEWS CEAS, Côte 2, 2000 Neuchâtel, www.ceas.ch, CCP 20-888-7.

Des non qui réjouissent

On croyait que le peuple suisse était le plus masochiste du monde, lui qui a diminué les prestations de ses chômeurs, refusé de fixer les primes de l'assurance maladie en fonction du revenu et accordé des baisses d'impôts aux plus riches. Et soudain, le 1^{er} juin, il est sorti de son sommeil en refusant nettement les trois objets soutenus par l'UDC. Une attitude de plus en plus intolérante (les injures à l'égard de la conseillère fédérale Eveline Widmer-Schlumpf sont immondes) et une campagne nauséabonde ont enfin montré aux Suisses le niveau de l'UDC! Il y a des limites qu'il n'est pas permis de

dépasser, même en démocratie.

Du violoncelle pour aider les malades

Beat Richner est un pédiatre zurichois qui joue du violoncelle en vue de récolter des fonds pour les hôpitaux qu'il a fondés et qu'il dirige au Cambodge depuis 16 ans déjà. Pour lui, sa mission n'est pas une œuvre de charité, mais un devoir au sein d'une population qui survit avec à peine plus d'un dollar par jour par personne. Des soins gratuits dans des centres dotés d'un équipement de pointe (les maladies infantiles sont trop souvent mortelles si on ne les traite pas immédiatement) demandent de grands investissements, de même pour la maternité qui va s'ouvrir bientôt. C'est pourquoi, tout en dénonçant l'OMS qui prône une médecine pauvre pour les pays pauvres, il donne des concerts afin de recueillir des dons et, accompagné de son violoncelle, il a chanté: «I am the Doctor CCP 80-60699-1» lors de sa conférence-musicale du 7 mai 2008 au Club 44 à La Chaux-de-Fonds. Le public a été conquis, et la collecte a rapporté près de 10.000 francs.

Communiqué par Susanne Gerber

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15.

Merci!

Maltraitements

Sous le titre «Maltraitements», le prochain forum de *l'Essor* traitera différents thèmes auxquels notre société est confrontée et qui ne lui fait pas honneur. Citons-en quelques-uns, cette liste n'étant malheureusement pas exhaustive: la violence conjugale, le mariage forcé, les MSF (mutilations génitales féminines). Et pourtant, à son article 5, la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, adoptée le 10 décembre 1948 par l'Assemblée générale des Nations unies, proclame clairement: «Nul ne sera soumis à la torture, ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants». La Conven-

tion européenne des Droits de l'Homme, entrée en vigueur le 3 septembre 1953, affirme la même chose. On peut encore signaler la Convention relative aux Droits de l'Enfant du 26 janvier 1990, qui veille à assurer sa protection.

Malgré tous ces garde-fous, la maltraitance fait hélas partie de quotidien. Vous avez des exemples à donner, des expériences que vous avez vécues? N'hésitez pas à adresser vos contributions à *l'Essor* (voir adresse du rédacteur mentionnée dans la colonne d'à côté).

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Delia Mamon, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
l'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; cosandeyremy@hispeed.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 15 juillet 2008
prochain forum : Maltraitements